

# ARMÉNIE : DIX-SEPT SIÈCLES DE CHRISTIANISME

par Gérard SIEGWALT

## 1. Un peuple d'élection

L'Église apostolique arménienne, née officiellement en 301 avec la reconnaissance du christianisme comme religion d'État, après que l'Arménie eut déjà été évangélisée dès les années 50 par les apôtres Barthélemy et Thaddée, entretient dans le peuple arménien la conscience de son ascendance noachique. Le Mont Ararat qui, avec ses 5 165 mètres, domine le pays de haut, même si c'est aujourd'hui depuis une terre étrangère, rappelle constamment l'Arche de Noé, qui, selon la tradition, y a échoué. « Les Arméniens, dit Mgr Adjamian, se reconnaissent comme les descendants de Japhet, par Gomer et son fils Togarma » (*Genèse* 10,2s). Il ajoute : « Le fait que Noé, 'l'unique juste', se soit posé avec son arche sur l'Ararat, signifie que le peuple arménien 'appartient' à la Bible dès le début de l'histoire et que le Dieu de la Bible a donné à ce peuple de l'Ararat une place spéciale dans son économie du salut des hommes ».

La christianisation de l'Arménie marque le passage de l'Alliance noachique à la nouvelle Alliance ; celle-ci est interprétée comme l'Alliance de Dieu avec toute une nation. La spécificité d'Israël n'est pas méconnue, mais Israël, le peuple de la première Alliance, n'est pas passé comme tel à la nouvelle Alliance. Le peuple arménien, héritier de l'Alliance avec Noé, est vu aussi comme héritier de la promesse faite à Abraham.

« La christianisation de l'Arménie a été marquée dès le début par le sentiment que 'en Christ', nous sommes appelés Nouvel Israël, descendance d'Abraham ». Avant que le baptême n'actualise pour l'individu l'élection de Dieu comme le fait la circoncision dans le cas du judaïsme, on peut parler du baptême de tout un peuple à propos de l'acte fondateur qu'est « La conversion de l'Arménie au christianisme » perçue comme « un événement national ».

La référence à Noé et particulièrement à la voix de Dieu bénissant, à la fin du Déluge, avec la terre s'étalant au pied de l'Ararat aussi « les semailles et la moisson, la froidure et la chaleur, l'été et l'hiver, le jour et la nuit » (*Genèse* 8,22), est constitutive de la conscience du peuple arménien de vivre sur une terre élue. On rappelle aussi le premier geste de Noé sur cette terre : « Noé construisit un autel au Seigneur, il prit de tous les animaux purs et de tous les oiseaux et offrit des holocaustes sur l'autel » (*Genèse* 8,20). « Jusqu'à ce jour, dit Mgr Adjamian, ce geste de Noé est répété dans tous les sanctuaires de l'Arménie. Les dimanches et jours de fête, beaucoup de familles prennent un mouton ou un coq et montent vers tel monastère, souvent un amas de ruines, et là ils offrent 'le sacrifice de communion' tel que décrit dans le livre du *Lévitique* (3, 1ss) : ils donnent du sel à l'agneau, demandent au prêtre de le bénir, font couler son sang d'une oreille pour marquer l'autel ou le mur de l'église, puis (après l'avoir apprêté) le consomment festivement. Le sacrifice de communion est l'expression de la communauté de vie entre le fidèle et son Dieu » mais également de la communauté de vie avec les proches ainsi que – le sacrifice n'a pas son sens sans cela – avec les pauvres du voisinage. Mgr Adjamian commente disant que cette pratique actualisant l'alliance entre Dieu et Noé atteste que l'Arménie est « cette terre bénie et sanctifiée, dont les premiers fruits et les animaux sélectionnés sont offerts en sacrifice, consacrant une union mystique entre la terre, le peuple et son Dieu ». Ce sacrifice (en arménien « Matah ») est offert à la suite d'un vœu.

La conscience d'élection, dans le sens de nouveau peuple élu (mais le « nouvel Israël » n'est pas réductible, bien entendu, au peuple arménien ; l'affirmation vaut également pour d'autres nations chrétiennes, et elle vaut pour toute l'Église, faite dans le passé souvent de peuples et aujourd'hui de plus en plus de groupes, de communautés et d'individus croyants), l'Église apostolique arménienne la trouve fondée dans la vision de Grégoi-

re l'Illuminateur de la « Descente du Fils Unique ». En arménien, cela se dit « Etchmiadzine » et c'est le nom donné à la cathédrale construite à l'endroit même où Grégoire a vu cette « Descente ». Etchmiadzine est depuis lors le siège du Catholicos, le patriarche des Arméniens. « L'Église arménienne, dit Mgr Adjamian, est née de cette vision de Saint Grégoire ».

Pour montrer que l'Arménie n'a pas le monopole de l'élection mais que conformément à la prophétie d'Ésaïe 60, 2ss – « Au-dessus de toi (il s'agit de la Jérusalem restaurée) se lève le Seigneur et sa gloire apparaît au-dessus de toi. Les nations marchent vers ta lumière et les rois vers ta clarté naissante » – toute l'humanité est concernée par elle, il ajoute : « Les théologiens arméniens virent dans la conversion de l'Arménie le (signe du) rassemblement des races issues de Noé et l'accomplissement de la prophétie d'Ésaïe, par le rassemblement des arméniens avec d'autres nations dans la foi des martyrs », précisant que dans ce rassemblement « saint Grégoire vit le miracle de la croix qui rassemblera sous ses deux ailes juifs et gentils ».

Référence est ainsi faite à la caractéristique croix arménienne sculptée dans la pierre et appelée « khatchkar », qu'on trouve sur les murs de toutes les églises arméniennes et aussi sur de nombreuses pierres taillées : du cercle du cosmos qui la porte sortent deux branches de l'arbre de vie du paradis qui font de la croix elle-même, placée entre et au-dessus d'elles et qui bourgeonne à chacune de ses extrémités, le symbole de la vie : les deux branches sont toujours à nouveau interprétées comme renvoyant soit, comme dans la citation de Saint Grégoire, aux deux Églises de l'origine – la judéo-chrétienne et la pagano-chrétienne – soit, plus tard, aux Églises séparées de l'Orient et de l'Occident, soit même – lorsque je suggère devant lui cette interprétation, Mgr Adjamian sourit et dit : pourquoi pas ? – à la coexistence, en Arménie, de l'Église apostolique et de l'Église évangélique ou/et de telles autres Églises. D'emblée, la particularité de l'élection du peuple arménien se situe dans l'universalité de l'élection de toute l'Église ; la croix arménienne est « œcuménique » et même cosmique.

Mais il fallut autre chose encore pour inscrire la conscience de l'élection du peuple arménien dans la durée de l'histoire. Il fallut que la langue arménienne, pour ne pas disparaître au milieu des

langues environnantes en étant progressivement assimilée par la culture soit syriaque soit grecque, reçût ce qui allait à jamais la sauvegarder, son alphabet spécifique, véhicule jusqu'aujourd'hui de la culture écrite, tout juste augmenté au cours des siècles suivants de deux nouvelles lettres. Ce fut l'œuvre de Mesrob Mashtots en 404. « Comme Moïse porta la loi au peuple du désert, de même saint Mesrob apporta l'alphabet au peuple des montagnes » ; il le découvrit « dans une vision, la droite de Dieu traçant les caractères de l'alphabet arménien, en lignes lumineuses, dans les ténèbres de sa cellule monastique », dit Mgr Adjamian en transposant cet événement historique sur un plan mystique. Ce fut le point de départ de la traduction de la Bible grecque en arménien, œuvre dirigée par Mesrob et le Catholicos Sahak ; elle fut suivie par d'autres traductions, en particulier de toute la littérature des Pères des cinq premiers siècles. Ils « ont créé ce qu'on appelle l'âge d'or de la littérature arménienne » et donc la langue, classique qui reste jusqu'aujourd'hui celle de la liturgie de l'Église, même si elle est de moins en moins comprise et si la question d'un aggiornamento linguistique, à l'instar de celui qu'a connu l'Église romaine avec Vatican II en passant de la langue latine à la langue vernaculaire, commence discrètement à être posée.

La particularité de la chrétienté arménienne a une autre caractéristique : l'Église apostolique est une Église pré-chalcédonienne, ne recevant pas le dogme défini au Concile de Chalcédoine de 451 concernant les deux natures, divine et humaine, du Christ. L'Arménie, qui a pleinement accepté la définition du Concile d'Éphèse de 431 concernant Marie, Mère de Dieu (*theotokos*), n'a pas été représentée à Chalcédoine et, attachée à la claire divinité du Christ, a vu dans le dogme de deux natures une mise en péril de l'unité de la personne du Sauveur. Cette option dogmatique a valu pendant de longs siècles, et jusqu'à la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle un certain discrédit, toujours à nouveau polémique, à l'Église apostolique arménienne de la part des autres Églises orthodoxes dont par ailleurs, dans sa liturgie (inspirée de celle de St-Jean Chrysostome) et dans sa foi (fidèle au Symbole de Nicée-Constantinople, avec quelques variantes) elle est très proche, ainsi que de la part de la chrétienté occidentale. La situation a beaucoup changé maintenant, grâce au dialogue œcuménique qui a permis de voir que le « monophysisme » (l'affirmation que le Christ est de la seule nature divine) professé par l'Église apostolique arménienne com-

me par d'autres Églises pré-chalcédoniennes (en particulier l'Église copte d'Égypte) n'exclut pas mais implique bien la conscience de la pleine incarnation du Christ et est donc attentif à son mystère divino-humain ; c'est lui que le Concile de Chalcédoine a voulu attester en maintenant bien, avec la distinction entre la divinité et l'humanité (contre Nestorius perçu comme les séparant), l'unité de la personne du Christ.

## II. Un environnement hostile

Peuple aux racines archaïques qui sont bibliques quoique pré-abrahamiques, à ce titre représentant de l'humanité « œcuménique » pour qui vaut l'Alliance noachique qui est pour toute la terre habitée et qui vient avant l'Alliance spéciale avec Israël ; peuple aussi, de par sa conversion à la foi chrétienne, de cette Alliance spéciale signifiée dès l'élection d'Abraham et s'accomplissant, à travers le don fait à Moïse de la Loi au Sinai et tout l'Exode conduisant Israël dans sa Terre promise, dans la venue de Jésus le Christ ; peuple ayant au milieu de la chrétienté universelle sa spécificité irréductible à cause de – outre son multitudinisme certes aujourd'hui de toute évidence plus fictif que réel – sa langue et sa culture ainsi que toute son histoire d'Église et de foi propres : le peuple arménien a été façonné, et d'abord cimenté, à travers les siècles par son environnement politique, représenté par les nations ambiantes généralement hostiles.

On peut à ce propos rappeler d'abord l'attitude de l'Orthodoxie de Byzance pour qui l'Église arménienne était hérétique, du fait de son refus du dogme de Chalcédoine. Par ailleurs, le schisme entre Byzance et Rome en 1054 impliquait aussi celui entre Rome et l'Arménie. Mais il y a surtout, depuis l'avènement de l'islam, l'hostilité de la part des nations musulmanes qui entouraient un peu partout le pays, tant aux époques de la Grande Arménie s'étendant loin dans la Turquie, la Syrie et l'Iran actuels qu'à l'époque plus récente où l'Arménie, territorialement très réduite, était dominée et pratiquement absorbée par l'Empire ottoman d'une part, l'Empire perse et l'Empire russe d'autre part. La religion n'était de fait, dans cette hostilité, que le prête-nom de prétentions territoriales, le prétexte de revendications de pouvoir : l'amalgame entre le politique et le religieux qui perdure jusqu'aujourd'hui sous bien des latitudes et dans bien des aires

culturelles différentes remonte loin le temps.

Les massacres touchant les arméniens de l'Empire ottoman dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, et puis le génocide de 1915 (se poursuivant jusque vers 1920) : aboutissement d'une histoire multiséculaire où s'est forgé, souvent dans le sang, le caractère d'un peuple et l'esprit d'une nation et qui, dans cette tragédie collective, a failli connaître sa fin. Le génocide a entraîné la dispersion de dizaines voire de centaines de milliers de rescapés non seulement au Caucase mais aussi au Proche-Orient (Syrie et Liban) et jusqu'en Iran, et dans bien d'autres pays dont surtout la France et les U.S.A. La suite est connue : le sursaut désespéré mais décidé des Arméniens, repoussés à l'intérieur des frontières de la petite Arménie, contre les Turcs et la proclamation de l'indépendance de l'Arménie conduiront au Traité de Sèvres (1920), par lequel les grandes puissances sorties victorieuses de la Première Guerre mondiale reconnurent la République d'Arménie (dans des frontières dessinées par le Président des États-Unis Wilson). Celle-ci, aussitôt amputée d'une bonne moitié du territoire qui lui avait été concédé, devint en 1921 une République de l'Union Soviétique, n'accédant à son indépendance effective qu'à la chute de celle-ci, en 1991. (Le peuple kurde n'eut pas cette même chance. Dispersé entre les extrémités territoriales contiguës de la Turquie, de l'Irak et de l'Iran – et jusque dans le sud de l'Arménie –, il est toujours sans État et en proie, face à sa revendication d'un territoire indépendant, à l'oppression voire, si la revendication se fait violente, à la persécution des pays concernés.) Reste la question du Haut Karabagh, territoire arménien dont Staline avait fait une Région autonome rattachée à l'Azerbaïdjan majoritairement musulman. La guerre d'indépendance, qui a couvé bien avant qu'elle n'éclate en 1992 et qui a duré jusqu'en 1994, a conduit à l'autonomie de fait de cette région dont le statut juridique demeure incertain : il se décidera sans doute entre l'autonomie à l'intérieur de l'Azerbaïdjan et le rattachement, que commande la communauté de culture, à l'Arménie.

### III. Une réconciliation possible ?

La Turquie à l'ouest et l'Azerbaïdjan à l'est sont considérés jusqu'à aujourd'hui par l'Arménie comme des puissances hostiles. Pour l'Azerbaïdjan, il y a le contentieux territorial sérieux du haut

Karabagh. Le contentieux avec la Turquie n'est tant territorial (même si l'Arménie souhaite voir le mont Ararat, symbole de l'Arménie, réintégré à son pays) que moral : l'Arménie réclame la reconnaissance par la Turquie du génocide de 1915, à propos duquel la Turquie, pratiquant une véritable politique de négationnisme, parle au plus de massacres, banalisant la portée réelle des faits.

Nous savons ce que les actes de repentance de l'Église catholique-romaine ces dernières années ont produit comme nouveau climat : l'aveu crée la possibilité du pardon et de la réconciliation. La reconnaissance par la France, en début d'année, du génocide de 1915 a été ressentie comme un grand réconfort par le peuple arménien, se sentant compris dans son destin tragique qu'il porte douloureusement inscrit dans sa mémoire profonde ; celle-ci continue à le déterminer jusque dans le présent. Une reconnaissance par la Turquie n'effacera évidemment pas l'horreur du génocide, comme la reconnaissance de la Shoah n'efface pas celle du génocide juif par l'Allemagne nazie. Mais les juifs sont aidés dans leur travail de deuil par cette reconnaissance, et l'Allemagne grâce à elle opère la purification de sa mémoire. Il y a aujourd'hui pour la France le travail de mémoire à faire à propos des terribles excès de la guerre d'Algérie, et chaque pays, soit comme acteur soit comme victime soit tour à tour comme l'un et l'autre, doit revisiter son passé pour le nommer, pour l'exorciser et pour lui permettre ainsi, en le sortant du non-dit, de guérir dans la lumière du dit et de la grâce dont celui-ci peut être la porte d'entrée.

À quand, à l'instar du rapprochement franco-allemand après la Deuxième Guerre mondiale grâce à des hommes comme Robert Schuman, Konrad Adenauer, le Général de Gaulle, d'autres encore, à quand le rapprochement arméno-turc et arméno-azéri, dans la conscience que la hache de guerre enterrée d'un commun accord, parce que sinon elle ne saurait que perpétuer la guerre, peut faire place à un nouvel avenir, un avenir commun, de justice et de paix, pour le bien de tous ? Il faut certainement pour cela que des mains continuent à se joindre dans la prière, que des politiques visionnaires et courageux inventent un nouveau discours, que sous la pression des nécessités – en particulier économiques et sociales – des relations de coopération soient tissées par-delà les frontières ; il faut que l'Esprit de Dieu souffle sur les consciences et fraye le chemin, dans la reconnaissance de l'appartenance, par des ascendances différentes, à la même huma-

nité noachique, à un esprit de « métanoïa », de retour donc à la communion des uns et autres en Dieu, le Créateur et le Rédempteur de tous, et ainsi progression non vers l'abîme mais vers l'accomplissement. L'Arménie et l'Azerbaïdjan font partie depuis peu du Conseil de l'Europe, alors que la Turquie en est depuis longtemps. L'Europe a-t-elle le souffle pour encourager, soutenir et accompagner ces pays dans cette voie ?

Si l'Église apostolique arménienne est dite nationale, elle n'est plus seule en Arménie. À côté de l'Église catholique-romaine présente dans le Nord du pays, il y a, depuis plus de 150 ans, une petite Église évangélique, à deux branches, très active ; depuis tout récemment il y a également des Adventistes, des Mormons et des Témoins de Jéhova. Les relations entre l'Église évangélique et l'Église apostolique sont évoquées dans un article paraissant dans *Le Levant*, organe trimestriel de l'Action Chrétienne en Orient, 7, rue du Général Offenstein, Strasbourg.